

Philippe Cécile Le Manège



Philippe Cécile

Le Manège

© Philippe Cécile, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9211-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

La rédaction des textes qui constituent ce livre, mon premier, débuta en décembre 2017 pour s'achever en mai 2020. Il s'agit de nouvelles ici réunies en un seul texte global dont la structure est librement et respectueusement inspirée de l'œuvre de Ray Bradbury *The Illustrated Man* (1951)¹, soit un nexus central autour desquelles s'articulent lesdites nouvelles, au nombre de douze et de nature variable.

Parmi celles-ci, quatre furent lauréates de concours d'écriture organisés au sein de l'Université Paris Est Créteil, UPEC lors de mon bien trop long et pénible passage en tant que professeur des écoles stagiaire à l'ESPE/INSPE² de Livry-Gargan.

Si ce livre peut se lire d'une manière tout à fait ordinaire, je me dois cependant de reconnaître que les nouvelles, comme pour un recueil classique, peuvent s'appréhender indépendamment les unes des autres.

Afin d'éviter tout égarement, une table des matières récapitulative est proposée en fin d'ouvrage.

L'idée de rassembler ces nouvelles en un seul long texte m'est venue lorsque je pris connaissance de l'appel à textes lancé par *Folio SF* pour fêter les vingt ans de la collection³, appel ayant pour thème « les mille-et-une voix ». J'eus assez vite cette vision, somme toute assez banale, d'un objet permettant à qui l'utilise de visiter des segments d'autres vies : une sorte de mélange des tatouages de *The Illustrated Man* avec les *Animus* de la franchise vidéoludique *Assassin's Creed*, entre autres millions d'influences et d'inspirations sous-jacentes dont je n'ai, par essence, pratiquement pas conscience.

Après avoir retravaillé une dernière fois l'ensemble du *manège* au cours du mois de mai 2021, après en avoir à nouveau constaté par moi-même les nombreuses limites et les quelques qualités, j'ai décidé, plutôt que de me heurter aux refus probables et largement compréhensibles des différentes maisons

auxquelles j'aurais pu soumettre le manuscrit, de passer par l'auto-édition, et donc *Librinova*, afin de concrétiser le tout et ainsi faire venir au monde cette tentative littéraire que j'espère au moins attachante en dépit de ses imperfections.

Quant au pseudonyme ? Une sombre histoire de chromosomes.

Remerciant mes bêta-lecteurs, Wil, Eliane, Martine, mon cousin Lolo⁴, mes parents et mon grand frère Sylvain.

Puissiez-vous pardonner les quelques inévitables coquilles et maladresses restantes en dépit des très nombreuses sessions de correction.

Vous souhaitant une bonne lecture.

Philippe,
Septembre 2021,

Le Manège

*Ce n'est pas moi qui écris ces histoires, mais plutôt elles
qui m'écrivent.*

Ray Bradbury

...mais à part ça tout va très bien

*La narration à la première personne procure entre autres
plaisirs celui de vous permettre de confesser des péchés
que vous n'avez pas commis.*

Robert Charles Wilson

Les Perséides

— Je suis tous les êtres humains ayant jamais vécu ?

— Ou qui vivront, oui.

Andy Weir

The egg

0

Déterminée, j'avais quitté ma ville pour une autre. Loin de ce que je répugne à appeler ma zone de confort, j'imaginai à tort que les idées allaient me revenir comme par magie. Aussi, petit carnet et stylo à bille en poche – on ne se refait pas –, je marchais seule, lentement, arpentai ces rues étrangères en griffonnant de manière frénétique tout ce qui pouvait me venir à l'esprit, quitte à jeter plus tard l'intégralité de ces brouillons à la corbeille. Rien de bien original en vérité. Quels que soient leurs domaines de compétence, bien des intellectuels procédaient et procèdent encore de la sorte. Seulement, après tant d'années de pratique, je trouvais fort malheureux d'avoir encore à m'en remettre à de telles techniques.

Le temps d'un voyage que je voulais bref, je m'adonnais donc à ce genre d'exercices solitaires au cours desquels je laissais mes pensées aller et venir, à l'affût d'étincelles, d'éventuels germes de création, d'hypothétiques fondations d'un édifice de lettres différent de tout ce que j'avais déjà pu produire. Je provoquais les idées et les fulgurances, mais à l'image de ces courbes asymptotiques qui, sur les graphiques, tentent vainement de fondre vers zéro ou l'infini – ces mirages, ces spectres de la pensée –, celles-ci s'évanouissent toujours un peu plus à mesure que l'on croit s'en approcher.

Un moment donné, fatiguée de quelques heures de déambulation aussi vaines qu'improductives, j'allai m'asseoir sur l'un des bancs d'un jardin public, le genre de petit parc où l'on ne fait bien souvent que passer sans jamais vraiment s'y attarder. Désert, il se composait d'une aire de jeux pour enfants ainsi que d'un étang légèrement gelé en surface où roseaux et nénuphars étaient comme pris au piège d'une fine pellicule de givre. Depuis les troncs des arbres, les branches nues se ramifiaient en lignes toujours plus fines. Des aboiements sporadiques à peine perceptibles brouillaient l'apparente impression de stase de cet échantillon d'espace-temps.

Je rangeai mon carnet et, durant de longues minutes, me délectais de

l'atmosphère, me laissais aller à la contemplation. En cette toute fin d'après-midi d'hiver, le soleil prenait la forme d'un disque écarlate plutôt large et se laissait admirer sans que cela ne heurte mes vieilles rétines au bord de l'obsolescence programmée. Bas sur l'horizon, sa circonférence se découpait sur une toile violet pastel vouée à bientôt se fondre au noir d'une nuit nouvelle. Malgré mes nombreuses couches de vêtements isolants, je sentais le froid ronger les molécules à la fabrique même de mon épiderme : je grelottais, claquais légèrement des dents et ne sentais plus mes mains, pourtant gantées et solidement calées au fond de mes poches. Les particules de vapeur que j'exhalais à intervalles réguliers, comme autant de minuscules nuages de buée, venaient se condenser sur l'écharpe que j'avais remontée jusque sous mes yeux.

La mélancolie n'a pas de synonyme.

La nuit tomba.

À la faveur d'un mouvement retrouvé, je sentis mon corps sortir de sa léthargie et retrouver un élan vital bienvenu. En chemin vers mon hôtel, je ruminais, pestais contre moi-même et ce cerveau aux connexions synaptiques *boostées* – quelle arnaque – qui n'accouchait de rien.

En fait, je ne souffrais pas d'un manque d'inspiration tel qu'on se le représente habituellement, d'angoisse de la page blanche ou je ne sais quelle autre navrante crise de romancière en souffrance. Non, écrire pour écrire, cela m'était facile, cela me l'avait toujours été et le devenait encore plus au fil des années et des décennies qui s'écoulaient. Les succès, tant d'estime que commerciaux, n'avaient cessé de s'enchaîner et je rendais grâce à la littérature d'exister encore, à mon lectorat d'avoir constamment répondu présent.

Je l'avais toujours su et expérimenté : je peux véritablement écrire à propos de n'importe quoi, absolument n'importe quoi. Dans les *nav*, par exemple, aussi discrète qu'il m'était possible de l'être, il me suffisait de lever la tête quelques secondes et de scruter les passagers. Je décortiquais alors leurs physiques et leurs manières de s'habiller. Je leur imaginais des vies, d'un quotidien des plus banals aux expériences les plus extravagantes, leur concevais un futur, un passé, un présent, les accablais de joies et les gratifiais de souffrances, leur infligeais des échecs et des réussites, les couvrais d'espoirs, de craintes, de passions, d'indifférences.

Cette dame au chignon impeccable assise près de la fenêtre et perdue dans les

méandres de son *enCeph* ? Donnons-lui un prénom, ce ne sera sûrement pas le bon mais qu'importe ? Fabriquons-lui une date et un lieu de naissance. Inventons-lui une carrière, un mari, ou une femme d'ailleurs. Concoctons-lui des péripéties, amusantes ou sordides. Veillons sans relâche à ce que son histoire soit la plus crédible possible, à défaut d'être fondamentalement originale.

Ce jeune homme ici, en jean serré sur des baskets par trop usées, arborant, tel un panneau publicitaire ambulant, un t-shirt floqué d'une marque de sport bien connue, peut-être rentre-t-il chez lui, épuisé d'une énième journée passée au rez-de-jardin de notre bibliothèque nationale, à rédiger sa thèse ou son mémoire portant sur je ne sais quel sujet. La cosmogonie des Inuits ? La mécanique des fluides ? Les mathématiques discrètes ? le patrimoine culinaire slave ? Les conséquences psychiques des dispositifs invasifs de confort ? Ou que sais-je encore ?

Et ce couple de personnes âgées un peu plus loin ? Assis côte à côte, très proches, main dans la main, comment savoir ce à quoi a bien pu ressembler leurs existences ? On ne peut qu'imaginer. Je ne peux qu'imaginer. Un peu plus tôt dans ma carrière, je leur aurais sans doute mijoté des aventures à n'en plus finir, des romances impossibles, des déchirements et des retrouvailles, des péripéties rocambolesques, magnifiques ou dérisoires. Car il m'avait toujours été possible d'inventer et de transcrire, ne serait-ce qu'en quelques dizaines de pages, une vie possible pour chacun de mes congénères, tantôt sérieuse et sensée, tantôt délirante et absurde : ceci étant le moins que l'on puisse attendre de quiconque se revendique de la littérature. Une *nav* s'arrête ? On y descend et on y monte ? Autant de destins possibles à croquer encore, à faire interagir les uns avec les autres.

Et quand bien même je serais au bout du monde, si tant est qu'il y ait un bout du monde, immergée dans la plus absolue des solitudes, à contempler en silence un coucher ou un lever de soleil des plus somptueux, un spectacle de la nature qui n'aura jamais existé autrement qu'au travers du prisme de mes sens, il me serait toujours possible, par le truchement presque magique du langage – fut-il, à mon sens, arbitraire et incomplet – d'y appliquer des mots, simples ou recherchés, dans le seul but de faire ressentir la nature de l'instant à qui voudra bien me lire.

Aussi, écrire pour écrire, rédiger pour le seul fait de fabriquer de la syntaxe et composer des univers, non, cela ne m'avait jamais été très compliqué et, forte de